

Dieu, expert du bon

●●● **Philippe Lefebvre o.p.**, Fribourg

Professeur en Ancien Testament à l'Université de Fribourg

Dieu est spécialiste et source du bon. C'est sa présence en nous qui transforme notre rapport au monde et qui nous rend heureux. Le bonheur passe par cette conscience qu'« Il est », que « nous sommes » et que nous sommes en relation avec Lui.

Les psaumes, qui sont censés être des prières venant des hommes et adressées à Dieu, commencent étonnamment par une adresse aux hommes : « Heureux es-tu, ô homme, qui... » (Ps 1,1). On peut comprendre que, dans ce psaume inaugural, c'est Dieu lui-même qui interpelle le lecteur. Ainsi, cette première parole de Dieu dans les psaumes célèbre le bonheur, la joie, le goût d'être avec lui. Puis, tout de suite après, le verset 2 explique en quoi consiste ce bonheur : l'homme est heureux parce qu'il « trouve son plaisir dans la Loi du Seigneur » et se l'approprie jour et nuit.

De même, Jésus inaugure sa parole publique en proclamant les béatitudes : « Heureux, heureux... » (Mt 5,1-12 ; Lc 6,20-23). Il parle, comme Dieu le fait, en fondant sa parole dans un bonheur paradoxal : il s'agit de se découvrir heureux dans des situations de vie difficiles, lourdes de chagrin.

Dieu, source du bonheur

Les mots hébreux que nous traduisons habituellement par bonheur se rattachent, pour la plupart, comme c'est d'ailleurs le cas en français (*bon-heur*), à la racine *tob*, qui signifie *bon* ou *bien*. Cela représente essentiellement les termes : *tob*, *toub*, *tobah*.

Or le premier spécialiste de ces termes est Dieu lui-même. Dès la Genèse, le mot que Dieu répète le plus souvent est

bon : il est écrit, dans un refrain célèbre, que Dieu créa telle ou telle réalité et qu'il « vit que cela était bon » ; lorsqu'il fait le bilan de sa semaine ouvrable, Dieu constate même que « c'était très bon » (Gn 1,31) ; et il dira, quelques temps après avoir créé un homme, qu'« il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2,18) ; ainsi, ce qui devient bon pour un homme, c'est de rencontrer une femme. Bref, ce qui est bon et ce qui ne l'est plus - et doit donc connaître du nouveau pour se bonifier -, c'est Dieu d'abord qui le sait et qui le dit.

Le bonheur n'est donc pas une situation indépendante de Dieu. Dieu, le premier, le diagnostique. Et s'il s'y connaît si bien, c'est que le bonheur n'arrive pas sans lui. Le Seigneur en est à la source. Comment ? En étant. Le principe du bonheur, c'est que Dieu est, qu'il est au commencement de tout, de tous, de chacun.

On a parfois l'impression, quand on entend certaines idées dans l'air du temps, que le bonheur est de remédier à nos manques et à nos faiblesses. Des experts nous expliquent que nous manquons de ceci, de cela, que notre famille ne nous a pas donné ce qu'il fallait, que nous n'avons pas acquis les bons gestes, que nous sommes soumis à de mauvaises ondes ; et ils se font forts de nous donner des solutions, de réparer ces dommages pour nous faire accéder au bonheur.

Présenter les choses ainsi revient à partir de la blessure, de la fêlure, de la faute commise par nous-mêmes ou par nos aïeux et dont nous héritons. La vie serait un déficit auquel il conviendrait de trouver des solutions.

Dieu avec moi

Tout autre est la démarche biblique : elle part de Dieu, du Dieu qui donne la vie. Au commencement est la vie et on n'envisage rien pour un être sans poser d'abord le Dieu qui fait toutes choses bonnes. Autrement dit, la parole de Dieu ne nous laisse pas nous aventurer dans les domaines du manque, du péché, de la faiblesse, du deuil, sans réaffirmer qu'« au commencement Dieu a créé », que Dieu voit et désigne ce qui est bon, ou encore que « le mal que (certains) avaient médité, Dieu médite, lui, d'en faire du bien » (Gn 50,20) - on pourrait traduire : « d'en faire du bonheur ».

Cela veut-il dire que la Bible est écrite par des illuminés et s'adresse à des allumés qui zappent allègrement les difficultés de la vie et répètent quoi qu'il arrive que tout va bien ? Pas du tout. Ce que la Bible enseigne, c'est que rien ne doit jamais être abordé à partir du vide, du manque que l'on croit déceler, de l'égarement que l'on pense décrypter. Toute réalité (celle d'une personne, d'un groupe, d'une situation) doit être envisagée d'abord en présence du Dieu vivant qui est à l'origine de tout.

Deux textes essentiels nous enseignent, l'un par contraste, par antithèse, l'autre par annonce heureuse, en quoi consiste le bonheur et quelles en sont « les conditions ».

En Genèse 3, le serpent, une femme et un homme se trouvent confrontés. Le monde du serpent évacue toute présence. Le serpent parle de Dieu comme d'un absent et il lui prête des paroles et des pensées que le principal intéressé, Dieu, n'a pas émises. La femme doit se débattre avec les questions et les mots que le serpent lui propose : elle n'est plus elle-même quand elle parle. L'homme est là, mais ne parle pas, prend le fruit sans rien dire, absent, non engagé. Quand Dieu arrive, les humains ont peur : ce qu'ils craignent, c'est la présence de Dieu, sa « présence réelle » dans ce monde virtuel que le serpent a amené. Anti-bonheur. En Exode 3, au contraire, une rencontre a lieu : Moïse rencontre le Seigneur au buisson ardent et Dieu donne son nom : « Je suis » (Ex 3,14) ; mais avant cela, il dit à Moïse : « Je serai avec toi » (Ex 3,12). Dans la définition de Dieu, il y a Moïse : Dieu se révèle comme Celui qui est avec ceux qui le servent ; et la définition de Moïse commence avec Dieu : Moïse est celui que Dieu a envoyé. Moïse, qui se sait si faible (Ex 4,10-13), peut dire « je » parce qu'il a rencontré « Je suis » et fait alliance avec lui. Jésus ne dira pas autre chose : « Le Père qui m'a envoyé... » (Jn 5,37). Le Dieu, dont la Présence au commencement fonde l'homme, est le Père. C'est la fondation du bonheur d'être et d'être en relation.

Dans la Bible, cette conscience qu'il y a quelqu'un, une Présence, se nomme la crainte de Dieu.¹ Ce n'est pas une peur ni le retrait tremblant devant une divinité perçue comme terrible. C'est le sentiment profond qu'une Personne est

« Je serai avec toi, dit le Seigneur. » (Exode 3,12)

1 • Le livre des Proverbes, par exemple, pose cette maxime dès son début (Pr 1,7) et la répète ensuite (Pr 9,10 ; 15,33) : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » On trouve cette affirmation, telle quelle ou sous des formes proches, en Psaume 111, en Job 28,28, en Siracide 1,14.

là et que l'on ne peut agir sans compter avec elle (Pr 1,7). Ce qui est vrai pour Dieu, l'est d'ailleurs pour tout humain : on n'empiète pas sur autrui, on ne s'avance pas à la légère vers un autre.

La crainte de Dieu est la première étape sur la route du bonheur : « Venez, fils, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte de YHWH. Quel est l'homme qui désire la vie, qui aime les jours où l'on voit le bonheur ? » (Ps 34,12-13). Pour ceux qui « désirent la vie », alors, oui, il y a un registre de vie inouï à expérimenter : *la vie-avec-Dieu*, dont la crainte de Dieu est le symptôme.

Du nouveau, toujours

Un déploiement nouveau est possible : la présence de *Dieu-avec-moi* transforme notre rapport au monde. Vivre avec Dieu, c'est s'apercevoir que, dans notre fragilité totale, du nouveau peut être vécu. Tout n'est pas dit d'avance. Le fait d'être un homme, le fait d'être une femme redeviennent des projets et pas des réalités clés en main qu'il faudrait assumer d'emblée comme des évidences. La vie se fait intéressante parce que chaque démarche, chaque pas a un goût d'aventure : comment, dans telle situation, *Dieu-avec-moi* va-t-il me conduire ?

En Isaïe 11, l'Esprit du Seigneur, quand il repose sur la personne qui l'accueille, se fait connaître par ses diverses opérations : il apporte la crainte de Dieu (la conscience forte de sa Présence) et permet de prendre des décisions, de discerner, de s'avancer vers les situations compliquées de l'existence (Is 11,1-4). Ce déploiement de la Présence s'opère dans le temps par l'Esprit de Dieu, dans l'adaptation au réel à vivre. Moïse dit à Dieu qu'il n'est pas « un

homme à paroles » (Ex 4,10). Eh bien ! Dieu va lui apprendre à parler et il parlera par Moïse, avec lui, en lui. Le Déuteronome, pour sa part, commence par ces mots : « Voici les paroles de Moïse. » Là où Moïse est en « état de manque » (pas de parole), Dieu lui donne ce qu'il lui faut d'une manière originale (« Voici les paroles »).

Prenons un exemple féminin : Anne, au début des livres de Samuel. Cette femme, que l'on croit enfermée dans ses problèmes de stérilité, de rivalité avec l'autre épouse de son mari, va un jour « se lever » (1 S 1,9) et s'adresser à Dieu. Rien alors ne sera comme avant. A la naissance de son fils Samuel, elle proclame un cantique qui exprime son bonheur après les épreuves qu'elle a connues (1 S 2,1-10). Elle y annonce même un messie à venir. Elle est ainsi le premier être humain de la Bible à évoquer le messie. Son existence vécue avec Dieu ouvre son intelligence et son cœur aux dimensions de la communauté où elle se trouve. Anne prophétise ce que le Seigneur enverra pour le bien (c'est-à-dire le bonheur) de tous. Ce chemin n'est pas un parcours individuel, ni une méthode pour s'en tirer soi-même en passant entre les gouttes. C'est une traversée du monde réel, qui va révéler « les pensées de beaucoup de cœurs » (Lc 2,35).

Une autre logique

Ce déploiement avec Dieu présent n'est pas un chemin facile. Celui ou celle qui vit dans la joie de la Présence, dans la liberté qu'elle donne, se démarque de son entourage. Il est parfois incompris, suspecté, mis à part, mis en cause. La logique à laquelle il obéit n'est pas celle des hommes, qui ne se réfèrent qu'à eux-mêmes.

Le bonheur est de suivre son inspiration la plus profonde - celle de l'Esprit - d'être utile et fécond, au fil de chemins que le monde ne promeut pas habituellement. Dans la douleur que ces voies occasionnent parfois, naît et grandit ce « bonheur durable et profond de servir le Créateur de tout bien » (oraison de la 33^e semaine du temps ordinaire).

Le bonheur n'est pas fondamentalement une question de circonstances. C'est une question de Présence et de Parole. Etre avec Dieu, l'entendre parler et lui parler. Aller jusqu'au bout de ce qui est à vivre : s'apercevoir que, dans le plus extrême dénuement, on n'est pas seul. Plusieurs psaumes évoquent ce parcours, tel le psaume 22 qui fait passer de « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (v. 2) à « Tu m'as exaucé » : (v. 22 fin).

La démonstration se fait quand tout nous abandonne. C'est ce que saint François appelle « la joie parfaite » : quand, rejeté de partout et manquant de tout, on sait que l'essentiel ne manque pas et qu'on peut mettre un pied devant l'autre. Tel apparaît le mystère du Christ en sa Passion, en sa mise au tombeau : quand se sont éteintes les ressources pour vivre, quelqu'un me fait vivre. Comme on l'affirme selon la tradition patristique dans une antienne pascale : « Par ta croix, la joie est venue dans le monde. »

Il ne s'agit pas là d'un masochisme chrétien qui se complairait dans la souffrance. C'est l'affirmation qu'aller au bout de tout manifeste la présence de Dieu. Mon chemin, si douloureux soit-il, est un chemin qui démontre le Père donateur de vie, le Fils dans lequel tout chemin de juste s'accomplit, l'Esprit qui conduit et fait comprendre à mesure le sens mystérieux et tangible de notre itinéraire.

« Mon Père (...) non comme je veux, mais comme tu veux », dit Jésus à Gethsémani (Mt 26,39). Ce n'est pas là abdication de sa volonté pour subir des souffrances arbitraires que le Père ferait surgir pour tester notre fidélité. C'est l'adhésion de la volonté au chemin de la vie la plus pleine. La vie qui va se manifester d'autant plus puissamment qu'elle était mise en cause, piétinée, écrasée. Là est un bonheur paradoxal : la joie de savoir que l'on avance dans la plénitude (cf. Jn 16,23-28).

Vie pour tous

Mais quand une personne accepte de marcher avec Dieu, un flux de vie vient aussi pour beaucoup d'autres. « En toi se béniront toutes les familles de la terre », annonce d'emblée le Seigneur à Abraham (Gn 12,3). C'est là un mouvement qui fonde l'Eglise : la foi de ceux qui acquiescent à la Présence de Dieu fait entrer beaucoup d'autres dans le *submergément* de Vie.

Dans l'histoire douloureuse de Joseph (Gn 37-50), le jeune homme dit à ses frères, auxquels il se fait reconnaître (ces frères qui avaient voulu le tuer et s'étaient « contents » de le vendre comme esclave) : « Dieu m'a envoyé au-devant de vous pour vous assurer un reste dans le pays et vous garder la vie pour une grande délivrance. Ainsi donc, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais Dieu » (Gn 45,7-8). Et Joseph ajoutera à leur adresse avant de mourir : « Le mal que vous avez médité contre moi, Dieu a médité d'en faire du bien, afin d'accomplir ce qui arrive aujourd'hui : garder en vie un peuple nombreux » (Gn 50,20).

C'est la vie qui gagne, la vie que Dieu donne, source de notre bonheur.

Ph. L.

« Ils marchaient au milieu de la flamme, louant Dieu. » (Daniel 3,24)